

Reloud la météo

L'appartement de l'avenue Raphaël était décevant. Non que le 10 manquât du faste des immeubles de cette enclave très friquée du XVI^e arrondissement, mais on sentait une espèce d'usure qui contaminait les murs. Une sorte de lèpre... L'apoptose des fondamentaux... La dessiccation des constituants de cette pierre de Brie qui, avec ce qu'avait été le Paris d'Hausmann, s'épuisait lentement à l'instar de notre civilisation, devant les attaques incessantes d'une modernité où la France ne retrouvait plus ses petits. En bref : une sorte de count down capital vers la fin d'un monde et le renouveau d'un autre que lui, Maurice, ne tenait pas à connaître. Ainsi pensait-t-il en attendant que le concierge veuille bien lui ouvrir la porte.

L'homme petit, trapu, le crâne rasé, la gueule carrée du « serpat' de mes deux » en colère, comme tous les larbins de la haute devant une personne de rang inférieur à ses maîtres, le scruta de bas en haut comme s'il était une sorte de tache sur la porte immaculée en *Securit*TM qui lui interdisait la cage d'escalier laquelle s'envolait vers les étages dans un prodigieux essor de marches de marbre blanc tout de rouge vêtu. Le concierge avait son chiffon à la main. Il devait faire les cuivres dudit escalier puisque c'est là où résident pour la plus grande partie de la journée les membres de sa corporation.

“C'est pourquoi ?”

Maurice flasha sa carte tricolore.

“Monsieur Saunders, s'il vous plaît.”

“Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que vous lui voulez à Monsieur Saunders ?” demanda l'autre que les couleurs du drapeau français impressionnaient au-delà du raisonnable.

“J'aimerais me rendre chez M. Saunders. Il m'a appelé.”

“Ah, ça ! mais je ne sais pas si M. Saunders...” commença l'autre.

“Vous voulez qu'on l'appelle ?”

Maurice devenait menaçant. L'autre lâcha un faible sourire.

“M. Saunders n'aime pas être dérangé...”

Le cerbère ne savait pas si bien dire : M. Saunders avait été dérangé au-delà du raisonnable. Mais pour la dernière fois. Car on l'avait poignardé. Mais le pipelet ne le savait pas encore.

La femme qui avait appelé le 15 avait demandé expressément que l'on restât discret. Il n'y avait rien eu à faire pour sauver son père, car le coup de couteau lui avait sectionné l'artère fémorale et il s'était vidé de son sang comme un cubitainer que l'on renverse.

Du résiné ! Ça, pour y en avoir, il y en avait partout. Maurice fit attention de ne pas marcher dans la flaque qui s'étalait sur le parquet en bois fruitier du salon et qu'un très beau Farsh Tabriz absorbait avec gourmandise. Samantha (avec un nom pareil la fille de Saunders devait avoir au moins trente ans ! – un tube de l'été soixante... ?) était livide. Elle restait, comme pétrifiée, dans l'encoignure de la porte d'entrée qu'elle leur avait ouverte. Maurice fit un premier tour d'horizon. C'était une superbe pièce qui s'ouvrait à partir du petit vestibule de l'entrée. Une espèce de duplex, éclairé par une verrière immense qui donnait sans doute sur le boulevard Suchet, de l'autre côté de l'immeuble. On y avait planté, dans une espèce de retrait, au fond de la pièce, une sorte de jardin de rocaille exotique. De superbes plantes, que Maurice identifiait mal, s'élançaient vers un plafond très haut en recouvrant un vitrail représentant des nymphes et des satyres se lutinant entre les efflorescences d'un jardin exotique d'avant la malédiction divine.

C'était ce qui avait dû se faire de mieux dans les années cinquante en matière de décoration. Le pendant rupin des canons de beauté de l'époque - dont le sublime reste encore la décoration des cafés, meublés en Formica™, que certains nostalgiques fréquentent encore, avec ce même militantisme qui leur fait haïr notre civilisation de restauration rapide.

Saunders était recroquevillé dans son sang. Il se tenait l'aine avec les mains. Il était sans doute mort sans souffrir. Les yeux bleus de sa vieille tête de Léonard de Vinci regardaient fixement le commissaire, comme souvent ceux des poissons à l'étal de criées. Il paraissait ne pas avoir eu plus peur que cela. Il faut dire que la mort, dans ces conditions, ne se fait pas attendre. Et pour peu que l'assassin ne l'ait pas prévenu de son intention, le vieux n'avait probablement rien senti. Maurice fit le numéro du bahut sur son portable.

Fifi répondit. Les autres étaient occupés avec le chef. Un appel du procureur avait mis le branle-bas au bureau. Et qu'est-ce donc qu'il voulait le Maurice ?

Il voulait qu'on lui envoie l'Identité judiciaire fissa et qu'on prévienne l'Institut médico-légal pour une autopsie.

Maurice était un peu vieux jeu. Pour lui la procédure, c'était la procédure. Et puis, il n'y avait pas tant de crimes que cela à Paris. À peine deux cents par an - et ça, dans les années fastes, si l'on peut dire. Ce n'était donc pas sa demande qui allait saturer les services de la morgue.

Samantha, blonde, façon 'je le vau**x** bien', attendait, l'humeur noire, dans son coin de porte. Interrogée, elle n'avait rien de spécial à dire. Sauf à demander du feu pour sa cigarette – blonde, comme elle. Elle ne paraissait pas être trop sous le choc. Mais elle admettait que ça lui avait fait quelque chose. Elle n'avait pas le temps d'y revenir. C'était

la vie, que voulez-vous ! Pas de chance que ce fût son père... Maurice imaginait mal quelle attitude un innocent devait avoir dans de pareilles circonstances. Les crimes familiaux ne constituaient pas son ordinaire. Ses parents étaient morts depuis longtemps. Et dans leur lit, merci pour eux ! Il gardait un souvenir d'eux si lumineux qu'il n'arrivait pas à imaginer qu'on puisse se tuer entre proches. Si Samantha n'avait pas l'air de dramatiser le crime de son père, sans doute était-ce parce qu'elle travaillait à la télé et que dans ce milieu la mort est la pitance ordinaire des scénaristes en mal de création. Combien de morts déjà y avait-il par jour sur les chaînes hertziennes ? En moyenne ? Sans parler de TPS, ni de CanalSat... Beaucoup plus, en tout cas qu'il n'y en avait en France en vingt-quatre heures. Heureusement pour la police ! Et pour les victimes potentielles...

Oui, Samantha était rentrée tard. Oui, elle vivait avec son père. (Il y avait de la place : 300 m² !) Non ! enfin, oui ! elle s'entendait plutôt bien avec lui. Non, il vivait seul. Sa mère était partie. Il y a bien longtemps. Les femmes ne l'amusaient plus. Depuis un ou deux ans. Ni personne d'autre. Ça devait lui faire dans les 80 et des... Pas loin de 90. Elle ne se souvenait plus. Ils n'avaient pas l'habitude de se souhaiter leurs anniversaires.

La sonnerie du portable de Maurice les interrompit.

“Attends, qu'est-ce que tu dis ?...”

Le collègue en ligne répéta :

“Je viens d'avoir le procureur. Un nouveau meurtre a été commis à Boulogne. C'est aussi une attaque au couteau et le gars faisait aussi la météo.”

“Ah ! parce que !...”

“Ben oui, Ducon. Tu te souviens pas de Saunders, dans les années soixante-dix.”

“Excuse-moi, mais, à cette époque, la hiérarchie avait cru bon de m'envoyer en Nouvelle-Calédonie pour me remercier de mes bons et loyaux services.”

“Ah oui, c'est vrai. Sacré Maurice ! Enfin, c'est pas grave... Mais vas-y le plus vite possible. Il s'appelle Lexpert...”

Fifi lui donna l'adresse.

Le moins que l'on puisse dire c'est que la météo nourrit bien son homme. Sans vivre à une adresse aussi prestigieuse que Saunders, Lexpert habitait une charmante petite rue sur le parcours du 52 – l'autobus - dans la partie de Boulogne qui jouxte le bois. C'était une villa de belle taille. De celles que l'on construisait au tournant du XIXe siècle, avec un mur en maçonnerie d'une bonne hauteur et une grille en fer peint en noir, aveuglée par des plaques de tôles de même couleur, et qui montaient à mi-hauteur pour que l'on n'ait pas vue sur le petit patio qui amenait droit à un perron de trois ou quatre marches en pierre. Il devait y avoir un jardin, derrière la maison, car un chemin bordé d'impatiences et de bégonias contournait le bâtiment vers les frondaisons d'un grand cèdre qui penchait au-dessus du mur de la

propriété d'à-côté. D'autres fleurs prospéraient dans des vasques en fonte XVIIIe, posées à l'envol des rampes à balustres qui bordaient le petit escalier. Une porte en fer forgé et verre cathédrale marron et blanc défendait l'entrée de la maison.

Maurice montra sa carte Royco au fonctionnaire qui interdisait l'accès au lieu du crime. Il poussa la lourde porte pour se trouver de plain-pied dans la salle à vivre.

En dépit de l'extérieur un peu kitch, la pièce était chic et de bon goût. Des meubles de style, un peu tape à l'œil, certes ! – on était à la télé, n'est-ce pas ? – enfonçaient leurs pieds gracieux dans de beaux tapis profonds étendus sur une moquette de qualité et de profondeur égale. Outre deux fenêtres de belle taille sur le mur de gauche, des portes-fenêtres s'ouvraient face à lui, sur une terrasse qui surplombait le jardin dont Maurice avait subodoré l'existence en pénétrant dans la propriété.

Lexpert avait eu moins de chance que Saunders. Il avait été saigné par le ventre. L'aorte vagale sans doute. Il y avait eu lutte et l'assassin avait réussi à rattraper Lexpert alors qu'il tentait de s'échapper par la terrasse. Il avait dû le retenir par les épaules, lui tirer la tête en arrière alors que de la main droite, il lui avait enfoncé son couteau légèrement au-dessus du nombril où se promène habituellement ce vaisseau – sous le foie. La victime n'était pas morte tout de suite. Elle s'était traînée dans son sang sur la moquette, pour essayer d'atteindre le téléphone sur une petite table basse entre le canapé de facture moderne, recouvert d'une belle toile écrue et un écran à plasma géant. Une sorte de home cinéma qui monopolisait une grande partie de l'espace. Une chaise Régence et un fauteuil Louis XIV avaient été renversés. Maurice les inspecta. Ils étaient signés.

Mazette !

C'est le fiston qui avait trouvé son père en rentrant de l'école. Il était dans sa chambre en état de choc. La cuisinière s'était occupée de lui en rentrant des courses à Auchamp, porte d'Auteuil, et l'avait aidé à se débarbouiller et à se changer : le gamin avait vomi tout ce qu'il avait pu. Elle l'avait mis au lit avec une tisane, le temps que le docteur Bontemps, un ami de la famille, vienne lui donner un calmant. Il dormait, maintenant.

Il y avait une assez grande ressemblance entre les deux meurtres. À défaut de l'unité de lieu – à moins que l'on considérât Paris et sa proche banlieue comme la scène de cette tragédie - il y avait une unité de temps qui liait les deux meurtres. Et bien sûr, unité d'action ! Le fait que les deux victimes travaillaient à la télé et se différenciaient du vulgaire comme météorologistes, était un indice de plus à prendre en compte. Restait à savoir qui, de Racine ou de Corneille, était l'auteur. Maurice n'eut pas à appeler l'Identité judiciaire. Ils arrivèrent presque tout de suite avant qu'il n'ait le temps de faire un premier tour d'horizon. À part quelques objets – des livres, une statuette précolombienne (authentique ?), quelques magazines, un cendrier – qui étaient tombés pendant la lutte ; il y avait aussi une chaise qui avait l'air d'avoir été déplacée. Les marques de lutte étaient évidentes.

Mais tout avait dû se passer très vite. Effet de surprise, exécution, fuite... Pas de vol apparent. Comme chez Saunders.

Lexpert était en veste d'intérieur. Très élégante. De la soie sauvage, bleu Nil. Il portait aussi un col roulé rouge en cachemire et des pantalons de gabardine beige. Saunders par comparaison était nettement moins bien habillé, avec son vieux pantalon de flanelle gris clair, aux plis incertains, et une espèce de tricot gris, fatigué, enfilé sur une chemise à petites rayures, sans cravate...

De toute évidence, les deux victimes ne s'attendaient pas à recevoir du monde. En tout cas, pas des gens d'importance. Sans cela ils se seraient probablement changés pour l'occasion. Bien qu'on ne sache jamais ce qui se pratique dans ce milieu interlope de la presse et de la télévision...

Maurice demanda encore que l'on autopsie le corps avant de le rendre à la famille. Il fallait profiter de l'absence de l'épouse, laquelle devait rentrer incessamment d'un reportage à Marseille où elle était bloquée par une grève de la CGT - comme il y en a souvent à Marseille - pour éviter les explications que provoque toujours ce genre d'examens.

Maurice connaissait Lexpert. Enfin ! il l'avait vu souvent à la télévision. C'était une vedette nationale. Un Monsieur Météo. Une espèce d'Alain Gillot Pétré. Moins talentueux, certes. (C'était difficile de se mesurer avec Alain Gillot Pétré, disparu trop tôt...)

Comme tout le monde, Maurice regardait les informations à la télévision et forcément, il restait devant le poste à regarder la météo dans cet état de catalepsie que provoque la vision du 20 heures, avant de zapper la publicité et choisir le programme de la soirée dans le journal.

L'homme lui était apparu d'autant plus sympathique qu'il faisait un temps merveilleusement doux pour la saison. Cela faisait des années qu'on n'avait pas eu un aussi beau mois de septembre. Et cet été, que les médias avaient baptisé « indien », en septembre, durerait sans doute jusqu'à l'époque bien précise du véritable et seul été indien qui se termine fin octobre, début novembre, en Nouvelle-Angleterre, et comme un fait exprès : le jour du premier match de football américain, juste avant Thanksgiving, quand descendent les premiers froids des Appalaches. Maurice se souvenait des premières rafales de vent balayant les tribunes du petit terrain de sport d'Abington High. La toison rousse de Carole. Les cheer leaders (pom-pom girls, comme on les appelle en France)...

"Root Beer and Hotdogs... And a French kiss.

No ! not a French kiss : French fries !... Don't brag !"

Il aurait aimé faire un tour au bois en quittant les lieux du crime. Et pourquoi pas ? aller à Bagatelle. Il y avait cette odeur de goudron dans l'air qui est si particulier aux grandes villes par beau temps. Cela lui rappelait quelques moments précieux. Ce temps où l'avenir s'offrait lui quand il était jeune homme, comme une route de vacances. Les choses paraissaient si simples, si prometteuses, alors... Avait-ce été

un rêve, ou cela avait-il vraiment existé ? Un pays imaginaire, nimbé d'or, où sa mémoire voyageait sans heurts dans la brume légère et bleutée de cette très belle après-midi.

Il monta à regret dans la voiture banalisée. Le sergent Ordinaire démarra sans rien dire. Il le ramenait au Quai. Et ce n'était pas un sujet de conversation.

Il aimait bien Ordinaire. Au moins ne perdaient-ils pas de temps, tous les deux, à des considérations oiseuses sur la vie en général et le bordel ambiant en particulier. Il leur arrivait même d'échanger des noms de restaurants sympas et pas chers. C'était une fine gueule qui cuisinait pour sa femme et ses deux enfants et qui avait toujours des problèmes de menus pour le soir - ou le week-end - parce que, disait-il, "la cuisine est le chemin secret de l'amour filial !"

À chacun son truc.

Maurice descendit devant le 36. C'était un numéro mythique. C'était bête, mais, à chaque fois, cela lui faisait quelque chose. Une espèce de fierté d'y travailler. De lui appartenir. Même si tout avait changé depuis les films de Jovet, Jean Richard, Gabin et les autres. Le divisionnaire l'accueillit.

"Ah ! Je suis content que vous soyez rentré si vite. Figurez-vous qu'on en a un autre. Un meurtre... Encore un météorologiste. Aniane ! Vous connaissez ?"

"Non ! Je devrais ?"

"Mais si, le type de la radio, avec l'accent du midi !"

Maurice n'écoutait que France Culture au mépris total des autres journaux radiophoniques du matin. La météo était donnée par le journaliste de la rédaction et se résumait à une ligne qui partageait avec équanimité la France en un côté favorisé et un autre maudit et qui changeait selon le jour entre une ligne Bordeaux - Grenoble ou Limoges - Belfort. Certains jours, le partage était plus politique. Et la Loire reprenait son rôle de ligne de démarcation.

Le petit ami d'Aniane l'avait retrouvé baignant dans son sang - ça sentait déjà la Une des journaux - à peine cinq minutes auparavant.

"Je ne savais pas qu'il était pédé."

"Vous voyez ! vous le connaissez !"

"Enfin, oui, le nom m'est familier..."

C'était dans le Treizième. Du côté de la Butte aux Cailles. Depuis que Toubon avait été ministre du Logement, toute une bande de bobos s'y était installée. Aniane y occupait un petit pavillon en meulière, défendu par un mur de la même pierre, fermé par une porte grillagée bleu ciel, à travers laquelle apparaissait une véranda. Trois marches y accédaient au bout d'un court chemin en crazy paving. À droite, un muret en béton enfermait un rectangle de gravier devant une porte de garage, sise sous une fenêtre double. Sans doute le salon.

Ce qui se révéla exact. C'était une pièce assez grande qui accueillait le chaland dans du Henri II. Commodes et armoires anglaises, surchargées de bibelots arabisants au-dessous d'aquarelles orientalistes XIX^e vivaient dans un confort relatif.

Georges Aniane gisait sur le dos, sur un très beau persan, le corps à

moitié engagé dans un fauteuil renversé dans lequel il avait dû être surpris à lire le *Monde* du jour. Le journal avait bu comme un buvard le sang d'un beau rouge grenache. La main gauche d'Aniane s'y agrippait, comme si la gazette avait pu le sauver de la mort. Son bras droit était étendu sur le sol, et formait un arc de cercle au-dessus de sa tête. La pose, avec les jambes tendues sur le dossier renversé du fauteuil, suggérait un jeté fouetté. Le tout était assez gracieux.

La victime avait abondamment saigné.

Il y avait eu lutte, aussi.

Bourdieu, le collègue du Treizième, était déjà là avec ses sbires. Ils touchaient à tout. Déplaçaient les meubles.

“Excuse-moi, mais il est à moi !”

“Comment ça, à toi ? de quel droit ?”

“On t'a pas dit ?”

“Non... Enfin, c'est mon quartier !”

“C'est probablement un meurtre d'un tueur en série. C'est seulement son troisième aujourd'hui. Cela dépasse le cadre de ton territoire, puisque les autres ont été commis dans d'autres quartiers. Donc – s'il te plaît – ne détruis pas mes indices.”

Bourdieu n'était pas homme à se laisser faire. Mais une série de coups de téléphone régla vite l'affaire. D'autant que l'Identité judiciaire arrivait déjà pour faire son travail.

Maintenant qu'il voyait son visage, Maurice reconnaissait la victime. Il l'avait vue parfois sur un plateau télé, dans des talk shows. Ce qu'il y avait bien avec la télé, c'est qu'on avait l'impression d'être familier avec toutes sortes de gens assez marrants et que l'on finissait par mieux connaître que sa propre famille.

L'affaire se présentait comme les autres. Sauf qu'il y avait un témoin. À moins que ce ne fût le meurtrier : le compagnon d'Aniane travaillait au premier quand le meurtre s'était produit. Le temps de descendre, et l'assassin était déjà parti. Le petit ami n'avait entendu personne sonner ou parler avant d'être alerté par les bruits de la lutte. C'est-à-dire quand l'étagère tournante à-côté du fauteuil était tombée avec lui, en brisant un guéridon et le vase en faïence de Biot qui se trouvait dessus. Des giroflées blanches et les capucines gisaient toujours sur le sol. Des giroflées ? En cette saison !...

Ordinaire voulut absolument faire un détour par Tang, avenue de Choisy, pour y acheter des légumes chinois pour son repas du soir. Du coup, la voiture sentait très mauvais quand ils revinrent au Quai. Il importait peu à Maurice que Julius préparât le soir même l'espèce de hachis de porc au tofu dont il lui donnait la recette en zigzaguant à travers la circulation du quai Saint-Michel : L'enquête s'annonçait longue et difficile.

Ils tournèrent à droite dans l'Île de la Cité. Une fois débarrassé de son chauffeur, Maurice demanda à Simone qu'elle lui trouve les derniers enregistrements des interventions publiques des victimes. Que ce soit à la télévision ou à la radio. Y avait-il aussi des coupures de presse récentes sur les trois lascars ? Il fallait mettre en garde les autres

présentateurs météo et peut-être même, s'ils le désiraient leur envoyer une garde rapprochée. Enfin, il fallait surtout les faire surveiller. Cela promettait une belle panique dans le landernau médiatique. En attendant que tout cela se mette en place, il décida d'aller manger un morceau. Il y avait un petit restaurant sympathique, rue Hautefeuille, dont il ne se souvenait jamais du nom. Il commanda un céleri rémoulade, une bavette et une fillette de rouge. On lui assura que c'était du Bordeaux. La petite Viet derrière le comptoir était bien mignonne. Cela faisait longtemps qu'il avait envie de lui parler, mais il ne savait pas comment s'y prendre. Le garçon était toujours le même. Sympathique et efficace. Avec son air de ne toucher à rien, il faisait avancer le service et Maurice se retrouva au café, un peu trop vite pour réunir assez de courage pour aborder la cantinière. Il avait pourtant pris un camembert pour faire durer le repas. Mais la Viet essuyait les verres en lui tournant le dos le plus souvent. Quand il eut pris sur lui assez de courage pour aller l'aborder, elle avait été appelée aux cuisines. C'est le garçon qui encaissa...

Ce n'est que de retour au Quai, dans son placard de bureau, entre celui de Gingembre et celui de Simone – qui, quand elle ne galérait pas sous leurs ordres, allait leur chercher les cafés - que son cerveau se remit au travail.

La nuit tomba bientôt. Les collègues partaient dans leurs banlieues respectives. Il demanda à la permanence qu'on lui passe les bobinos des émissions récupérés auprès des chaînes et s'installa pour les regarder.

Il y en avait un paquet ! Au bout d'une heure ou deux, il tomba enfin sur un document qui réunissait toutes les victimes sur un même plateau. L'émission était passée la veille des meurtres. Il s'agissait d'un talk show. Les météorologues intervenaient sur les catastrophes naturelles. Un sujet très en vogue depuis le tsunami de l'été d'avant et le cyclone Katrina qui avait détruit la Nouvelle-Orléans et ses alentours.

Saunders était le vétéran de la corporation. C'est vrai qu'il avait été le premier à rendre célèbres ces bulletins de santé sur les conséquences des attermoissements d'une grenouille sur une échelle pour une radio périphérique. On l'avait ressorti de son placard doré de l'avenue Raphaël pour l'occasion. Il était de loin le plus drôle de tous. Il admit sans peine qu'à l'époque il n'y avait pas besoin de diplôme pour faire ce métier, rappelant qu'il fut le premier à acheter une échelle pour son batracien avec ses propres deniers pour faire une photo dans *Paris Match*. L'échelle de Saunders de la météo plus connue à l'époque, que celle de Richter. Il en tirait une assez grande fierté.

La pertinence des prévisions tenait, avouait-il, plus du « secret défense » que du maintenant célèbre et complètement dévoyé battement d'aile du papillon dont on disait se servir pour permettre aux mères de famille de prévoir la tenue de leurs chérubins avant qu'ils ne partent pour l'école.

On riait de sa bonne humeur. Puis on passa à la suite du programme. On montra les moments les plus spectaculaires des ravages faits par le

temps depuis la tempête de décembre 2000. Il y avait aussi des extraits de films américains tournés par les chasseurs de cyclones. Cela dura plus de cinq minutes avant que l'image ne revienne au confort du plateau télé où les éminents experts devisaient, un verre devant eux, dans les profonds fauteuils club de la production.

Maurice se fit repasser quelques DVD plus anciens. Il s'agissait d'interventions dans d'autres journaux télévisés. Le fait frappant était que tous les météorologistes apparaissaient le sourire aux lèvres, impeccables dans leurs costumes à mille euros ou plus, avec cette assurance de VRP qui vend un crédit revolving. Et ce, quel que soit le temps qu'il faisait ; beau ou abominable ; agréable ou catastrophique. Ils vendaient leur pluie, leurs éclaircies, le dégagement des brumes matinales, leur vent de secteur Nord, Sud ou Sud Sud-Ouest avec la même onctuosité que les curés en soutane de l'enfance de Maurice, disant la messe. Cela devenait agaçant, à la fin, ces psalmodies sur les autans. On avait l'impression qu'ils allaient tenter de vendre une marque de lessive pour aller avec les inondations.

Les brèves émissions collées les unes aux autres provoquaient une espèce de haut-le-cœur par la suavité des sourires dispensés sur le même modèle. Maurice n'y avait jamais vraiment fait attention jusqu'à ce jour. Mais les petites manies de chacun, la mise en scène, toujours la même quels que soient les efforts des graphistes de la chaîne, le spectacle monotone soutenu par une espèce de logorrhée virale des dessins de maternelle, avec leurs petits soleils idiots, leurs nuages noirs, blancs ou gris, comme des Spontex à l'étalage des supérettes... Les chiffres des températures qui apparaissaient dans le désordre, comme au Loto ; sans oublier le numéro complémentaire sortant un bled de l'anonymat dans lequel il retombait aussi sec (façon de parler !) à jamais... Tout cela le mit mal à l'aise.

Il n'eut même pas envie de lire avant de s'endormir. Il se réveilla l'après une nuit sans rêves. Mais avec une légère gueule de bois que ne justifiaient pas les 42 centilitres de bordeaux du repas de la veille. Il retourna tôt au bureau. Il était toujours perplexe. La nuit, contrairement à l'adage, n'avait pas porté conseil. Il ne voyait toujours pas quel était le lien entre les meurtres. Peut-être n'y en avait-il pas ! Il ne pouvait pourtant pas s'agir d'une coïncidence - d'une série mathématique ? C'était peu vraisemblable et d'ailleurs les rapports de l'Institut médico-légal étaient formels. Les trois crimes avaient été commis avec la même arme. C'était un couteau à lame courbe, comme ces poignards berbères qu'on trouve en abondance aux Pucés. La *signature* était la même dans chaque cas : l'objet, bien aiguisé – sans doute neuf : pas de traces d'oxydation – portait le coup mortel en une seule fois. C'était un acte très technique. Cela faisait penser aux méthodes que l'on enseigne aux troupes de choc, comme chez les paras. La meilleure façon de neutraliser un adversaire le plus rapidement possible. Le coup était porté pour provoquer une hémorragie fatale. La victime mourait en moins de trente secondes tandis qu'on l'empêchait de crier en la bâillonnant avec la main libre.

La préméditation ne faisait aucun doute. Manquait le mobile du crime. Le fichier central n'avait rien de spécial sur les victimes. Pas de militantisme politique. Les météorologues étaient tous de « bons » citoyens, d'obédiences diverses. Seul Aniane avait été tenté, mais comme presque tous les gens du Midi, par les sirènes de la gauche en fleurant avec des trotskistes dans sa jeunesse. Mais si on n'est pas trotskiste ou facho à vingt ans, c'est qu'on n'en a pas beaucoup dans la culotte. Quant aux autres, c'étaient de vraies girouettes. Ils se trouvaient toujours du bon côté. Leurs vies privées étaient tout aussi exemplaires. Quelques coups de canif dans les contrats de mariage ou dans les pacs, mais pas d'esclandres. Juste ce qu'il faut de lascif pour ne pas mourir d'ennui, et surtout rester *tendance* dans ce monde où l'amour se devait d'être une denrée périssable au même titre que les feuilletons de l'été. Même si ceux qui réussissaient le mieux étaient partenaires à la ville comme au bureau. L'enrichissement de beaucoup provenait de « ménages », comme on appelle les extras que leur notoriété leur permettait de faire : animation de congrès, de colloques ou galas. Participation aux shows des confrères. Documentaires, livres... C'était aussi leurs situations privilégiées avec les grands de ce monde qui leur permettait certains coups en Bourse, un poste de conseiller pour une production indépendante... Rien que de très banal. Aucun n'émargeait directement à un parti politique.

Les programmes de météo furent réduits au minimum. Il n'y avait guère que la chaîne météo qui en fut vraiment affectée. Plus aucun des présentateurs qui y travaillaient ne voulut apparaître à l'écran bien que le temps se maintînt au beau et que les pluies tombassent là où les agriculteurs en avaient le plus besoin. Pour une fois que José Bové ne grognait pas !

Ce fut une aubaine pour les stagiaires qui s'empressèrent de montrer leur talent au petit écran.

Les chaînes engagèrent encore plus de vigiles. Pour le reste, on faisait le nécessaire au 36 et les spécialistes des anticyclones et autres zéphyrs faisaient l'objet d'attentions extrêmes.

En revenant sur les lieux des crimes, Maurice remarqua que Saunders et Lexpert avaient des caméras de surveillance à proximité de leur habitation. Il s'agissait pour Saunders des caméras des ambassades du Gabon, de Madagascar et d'Afghanistan, avenue Raphaël. Quant à Boulogne, deux caméras surveillaient les abords d'un petit hôtel occupé par de « grandes oreilles » de la DST, non loin de l'arrêt du 52. Il demanda qu'on réquisitionne les bandes correspondant au jour des meurtres. Germaine les visionnerait. Elle avait un œil de faucon.

Françoise Achard, de son vrai nom, Judith Cohen fut trouvée morte dans son duplex du côté du boulevard Montparnasse, à la limite du septième et du quatorzième. Elle avait été égorgée le même jour de l'assassinat des premières victimes. C'est ce que semblait établir le constat médico-légal. Elle aussi présentait la météo sur une chaîne nationale. Pourquoi égorgée et non pas surinée ? Sans doute était-

ce sexuel. C'est en tout cas la première idée qui vint à l'esprit de Maurice. L'assassin était peut-être prude. Ou il n'avait pas l'habitude de s'attaquer aux femmes. La symbolique freudienne du couteau – le phallus de substitution – attaquant l'aine femelle l'avait été probablement perturbé. Ce n'était donc sans doute pas un musulman qui avait fait le coup, puisque la psychanalyse semble avoir épargné les pays orientaux de ses ravages sur les esprits.

Françoise Achard n'avait pas été violée. Elle avait été attaquée au moment où, revenant tard chez elle, elle déposait ses clés sur la console près de la porte d'entrée avant de s'enfermer. L'assassin devait l'attendre dans les waters, de l'autre côté du vestibule. Il l'avait égorgée alors qu'elle lui tournait le dos pour ranger ses affaires dans la penderie en face des toilettes. Le sang avait giclé sur la porte d'entrée. Françoise Achard habitait un bel immeuble tout neuf, pas loin de la tour Montparnasse. Impasse Astrolabe. C'est la femme de ménage qui l'avait trouvée. On avait mis du temps à la découvrir parce qu'on la croyait en vacances. Cela posait des problèmes sur les moyens colossaux déployés pour la sécurité de l'immeuble. On porta les soupçons un moment sur les familiers de l'immeuble. Mais on ne trouva rien.

Cela faisait quand même quatre meurtres en un jour. C'était beaucoup. Étouffer l'affaire dans le milieu de la presse est difficile. Là, c'était impossible.

D'autant plus impossible que Françoise, enfin... Judith, vivait avec... enfin, avait des bontés pour une vedette de la radio et de la télévision. Journaliste aguerrri, il était marié avec une célébrité du showbiz. C'est ce journaliste influent, fou de douleur – à moins qu'il ne souffrit de devoir déménager en catastrophe pour le logis conjugal où sa présence n'était plus appréciée – qui fut à l'origine des premiers tapages sur l'affaire. Il ne fut pas difficile aux émules de Rouletabille qui hantent le Quai pour alimenter leurs rédactions de petites indiscretions croustillantes que les fonctionnaires obligeants de la Préfecture leur fournissaient, pour gonfler l'affaire en faisant le rapprochement avec les autres meurtres.

Bref ! le service « avait la pression ». Le procureur de la République, qui se faisait des cheveux (ce qui aurait plutôt été à son avantage, si cela n'avait pas été qu'une simple expression) devenait insupportable. Mais son influence sur la marche des choses s'arrêtait là et l'assassin se faisait toujours désirer. Comme d'habitude, on fit comprendre à Maurice que son avancement pouvait être affecté par les résultats de l'enquête. Comme il n'avait pas d'ambitions particulières et que l'âge de la retraite s'approchait rapidement, les menaces l'inquiétaient encore moins qu'à l'ordinaire.

Germaine avait fini, en visionnant les bandes des caméras de vidéo surveillance, par tiquer sur la présence d'une Peugeot 404 qui avait longtemps tourné avant de trouver une place avenue Raphaël. La voiture était passée plusieurs fois devant l'ambassade du Gabon, une vingtaine de minutes avant l'heure supposée du crime. Supposée, car, contrairement à ce qu'on écrit en littérature policière, l'autopsie ne

peut pas déterminer l'heure exacte de la mort...

La cassette des caméras de surveillance de Boulogne avait du mal à trouver leur chemin vers le 36. Il fallut que Maurice téléphone à Santerre, qui dirigeait le service des écoutes de la DST, pour s'entendre dire qu'il était possible qu'une 404 avait été remarquée le jour dit, vraisemblablement autour de l'heure présumée du crime, non loin de la villa de Lexpert. Malheureusement il ne pouvait pas donner le numéro d'immatriculation. « Secret défense. » Bien sûr, cette information était « hors procédure ». En d'autres termes, elle ne pourrait servir de preuve à charge.

Il n'y avait plus que quelques propriétaires de 404 en France. Et seulement une dizaine à Paris. Beaucoup ne faisaient que les collectionner. Vidangées, leur batterie débranchée, les voitures passaient une retraite heureuse dans de confortables garages. Maurice demanda à Peugeot d'identifier le modèle. C'était une berline fabriquée en 1964. Un modèle très courant à l'époque. Il dominait alors le marché français et celui de nos colonies. Le service d'immatriculation sortit quelques noms de propriétaires. Le reste ne fut plus que routine...

Duclos tremblait légèrement des mains. C'était une espèce de bonhomme dont on aurait pu croire que l'ambition de sa vie avait été de ressembler à un magnum de Perrier. Il y était arrivé. À tel point qu'on se demandait comment ce type avait pu avoir été para pendant la guerre d'Algérie, comme l'indiquait son dossier militaire – les seules informations que Maurice avait pu obtenir sur lui avant de l'appréhender, son nom étant inconnu au fichier central. Ses pantalons marron clair s'accrochaient au promontoire de son ventre rebondi qui rendait superfétatoire l'usage de la grosse ceinture en cuir à peine serrée à la taille. Sa chemise en coton blanc était élégante, mais avait connu des jours meilleurs. Il portait aussi un gilet en tissu écru, une espèce de toile indienne à la trame très serrée. Cela ressemblait à une cartouchiere, car les poches à hauteur de sa poitrine grasse et pointue qui perçait au travers de l'étoffe étaient décorées de stylos, de crayons et autres Stabilo sur deux rangées équidistantes d'une chaîne en or enfouie dans la toison poivre et sel de sa poitrine.

Sa tête de tortue était articulée sur un cou à la peau écaillée et pendante. Des yeux hagards surmontaient un tarin protubérant qui abritait une espèce de bec acéré, ouvert comme une vieille cicatrice dans la peau en cuir bouilli du visage et sa barbe de trois jours.

Duclos dévisagea Maurice du haut du perron de l'hôtel particulier de la rue Desbordes-Valmore. Il habitait le rez-de-jardin. Les autres étages étant occupés par des locataires. Il s'effaça pour laisser entrer le commissaire dans une espèce de grand living éclairé par une immense verrière d'atelier d'artiste qui filtrait une lumière sale. Le temps s'était remis à la pluie après la longue période de grand beau du mois de septembre. La nouvelle lune était rousse, ce qui est un signe de mauvais temps encore plus implacable que les calculs de la Météorologie nationale. Il était à parier que la lune allait décroître

jusqu'à l'Armistice dans le mauvais temps.

“Asseyez-vous”, fit l'homme, en traînant gauchement une chaise. Ses mains étaient agitées de tremblements.

“Vous prendrez bien quelque chose ?”

Mais l'hôte n'attendait pas de réponse. C'était un réflexe acquis.

L'ersatz de la bonne éducation du monde auquel il avait appartenu.

De celui dans lequel il était né. Celui dans lequel il avait grandi

jusqu'à ce que la vieillesse éclaircisse la population des parents et

amis, et éloigne les quelque maîtresses dont seul le souvenir lui était

resté fidèle. Il avait atteint cet âge où les enfants et petits-enfants

ne se souviennent de vous que pour les repas d'anniversaire et

occasionnellement les fêtes de Noël. Si la saison de ski n'est pas trop

avancée.

“Oui. Vous avez raison. C'est bien moi.”

“Comment cela, c'est bien vous ?”

“Eh bien, vous enquêtez sur les meurtres des présentateurs de la

météo, n'est-ce pas ?”

“Oui !...”

“Eh bien, c'est moi l'assassin.”

Il avait dit cela sans emphase, comme le Coryphée d'une tragédie grecque, avec ce ton égal et soporifique des sociétaires de la Comédie-Française.

“Mais pourquoi ?”

La question avait échappé à Maurice qui se sentit mal à l'aise, tout à coup.

“Excusez-moi, quelques instants...”

L'homme se retourna et prit un verre rempli d'un liquide clair - de

l'eau, nul doute - sur la table qui se situait dans la partie « salle-à-

manger » de l'unique et grande pièce à vivre.

Il but le verre d'un trait.

“Voilà !” dit-il en s'asseyant devant Maurice dans l'espèce de fauteuil

Louis XIII en repoussant un roman ouvert et une paire de lunettes qui

y traînaient.

Mais comme Maurice allait commencer l'interrogatoire, l'homme

piqua du nez et roula sur le sol.

“Nom de Dieu !” Maurice n'avait pas vu le coup venir.

Allongé sur le dos, l'homme haletait maintenant. Il avait des yeux

révulsés. Un filet de bave coulait déjà d'un coin de sa bouche.

“Dor-mir... Je-vais – dor – mir...” il prononçait faiblement.

Ordinaire avait déjà appelé les secours. Ils arrivèrent très vite. Maurice

avait tout juste eu le temps de trouver une couverture pour recouvrir

le corps maintenant alanguï dans une pose antique. Il avait tenté de

le ranimer en le giflant violemment. Mais en vain ! Le cœur était très

faible et lent, et tout eut paru normal n'était-ce râle et un peu de bave

qui bouillonnait au coin des lèvres.

Soit qu'il se fût trompé dans les doses. Soit que l'effet du poison se

fût atténué avec le temps, Duclos survécut à sa tentative de suicide.

La qualité des services d'urgence du Val-de-Grâce y était aussi pour

quelque chose.

C'est sous perfusion, le corps attaché à son lit, que Maurice vit pour la deuxième fois l'étrange bonhomme.

"Pouvez-vous m'expliquer ?..."

La main droite du vieillard battait l'air. On aurait dit qu'elle tentait de s'envoler.

"Salauds !" il murmurait. "Salauds !..." dans une espèce de semi-coma.

Maurice s'assit, laissant passer le temps comme le flot boueux de la Susquehanna River où il se réfugiait, adolescent *far from the maddening crowd*, tel le héros de Thomas Hardy. Il profitait du silence de l'assassin, de cet état de torpeur, du calme de la chambre d'hôpital pour laisser remonter certains moments de sa vie qu'il avait oubliés. Et celui-ci en particulier. Ni bon, ni mauvais. Comme la vie. Une vie ordinaire. Il en était tellement pénétré qu'il sentit même la pluie qui tombait sur son ciré tandis que le cours du fleuve s'engrossait des divers débris qu'il arrachait sur son passage...

Il pleuvait aussi sur le parc du Val-de-Grâce.

La main bougea à nouveau. De nouveau elle s'éleva au-dessus des draps qui recouvraient le corps de l'assassin.

"Les enfants..."

"Oui ?..."

Maurice revint au présent. Il avait marqué un temps avant de répondre :

"Les enfants ?"

"Les enfants !"

De grosses larmes coulaient sur le cuir usé du visage du patient. Son œil préhistorique roulait dans son ornière.

"Ils n'avaient pas le droit..."

La main s'éleva encore comme un papillon le soir d'un jour d'été pour s'abattre enfin sur le drap. Foudroyée.

"Quels enfants ?"

"La télévision... Dans la télévision..."

L'enquête sur Duclos n'avait rien apporté. Aucun antécédent. Petit magistrat de province à la retraite, Louis – c'était son petit nom - était *monté* à Paris pour emménager dans une maison que possédait sa mère, lorsque celle-ci mourut. Se réservant le rez-de-chaussée, il louait les deux étages de la propriété pour compléter sa retraite. Il avait connu Saunders dans une autre vie. Lorsqu'il était lui-même ce jeune avocat plein d'avenir, jusqu'à ce que le hasard - un faux-pas : la défense d'un prisonnier politique qu'il réussit à faire acquitter en dépit des amicaux conseils du Parquet - ruine définitivement ses chances d'avancement. Il s'était exilé dans les DOM où il avait fondé une famille, puis était revenu au pays, laissant femme et enfants. Les abandonnant à leurs paradis pour s'enterrer en province et finir ses jours dans cette maison...

"Pourquoi avez-vous tué Saunders ?"

"Oh ! lui !..."

Les lèvres remuaient comme si elles goûtaient quelque chose, comme si la bouche était pleine d'un liquide qu'il avalait difficilement.

“On n’a pas le droit. Pas le droit...”

Sa tête s’agita. Il se débattait comme pour s’extirper de cet amas de graisse qui s’était accumulé autour de son corps idéal, svelte et musclé.

“Pas le droit de quoi ?”

“De rire !”

Il avait presque crié.

“Ils étaient tous là à rire. Hé, hé ! Vous n’avez même pas remarqué ? Vous ne remarquez rien ! Vous n’avez même pas vu que je lui avais volé son carnet d’adresses. Eh ! Eh !...”

“Ils riaient ?”

“Oui ! Tous. Comment peut-on ?!”

Des larmes coulaient sur son visage. Elles étaient abondantes. Il ne les retenait plus. Il ne parlait plus. Il s’était assoupi, retournant à son coma.

Une infirmière entra alertée par le cri. Elle l’examina.

“Je crois qu’il faut le laisser, Monsieur le Commissaire. Ces crises de pleurs durent longtemps. Après, il est complètement effondré. Il ne dira plus rien aujourd’hui. Revenez demain. Il aura récupéré.”

Maurice quitta la pièce. En se retournant pour fermer la porte, il regarda l’homme qui le fixait à travers ses lourdes paupières à peine entr’ouvertes, ses larmes continuant de rouler sur la peau bistre. La main voulut s’envoler de nouveau, mais il s’agissait des derniers sursauts d’une agonie.

Il n’y eut plus d’interrogatoires. Duclos avait définitivement sombré dans la folie. L’affaire fut classée après un jugement hâtif. Personne ne tenait à ce qu’elle prenne des proportions nationales. Les journalistes encore moins que tout le monde. La série de meurtres perpétrés par Duclos avait été suivie par une vague d’agressions contre des vedettes de la presse parisienne. Il y avait même eu une tentative de viol sur une présentatrice alors qu’elle regagnait sa voiture après une soirée aux Champs-Élysées. Son compagnon avait été assommé. On avait filmé la scène qui s’était passée sur le capot de sa voiture, dans le parking, et on l’avait envoyée à la rédaction.

Les dieux du petit écran étaient-ils devenus mortels ?

L’ouragan Samantha (étrange coïncidence qu’il s’agissât du nom de la fille de Saunders) prenait de la vitesse. Plus qu’Erika et les autres qui l’avaient précédé, il faisait des dégâts considérables. Toute une partie de l’Amérique centrale avait été dévastée. Et la Guyane française où Duclos avait abandonné sa famille. Les films étaient toujours les mêmes – en ce qu’ils montraient toujours les mêmes images sales de paysages désolés, de maisons détruites, de ports saccagés, de routes défoncées ; des camions, des autos renversées ; des fournées de réfugiés ... dans les mairies, les aéroports, les casernes...

Tout cela passait en boucle à la télé. Visions banales qui inondaient les informations par leurs crues intempestives et arrivaient comme en taches sur le mur du living, un reflet mouvant et familier au fond de la pièce. La catastrophe entraît et s’installait au salon, dans la chambre à coucher ou dans la cuisine. C’était devant l’évier que Maurice la

regardait le plus souvent lorsqu'il se préparait à manger.

“Et maintenant la météo !”

Le sourire de l'homme tronçonné ne semblait justifié par aucune des atrocités qu'il venait de débiter. Rien qui dans les cinq dernières minutes justifiât cette étonnante bonne humeur.

Une autre tête tout aussi hilare apparut à l'écran. Elle se mouvait de façon si familière qu'elle paraissait toucher l'autre côté de *l'étrange lucarne*. La caméra zooma arrière et l'on vit l'homme, debout, se frottant les mains avec satisfaction. Derrière lui la carte de France était tachée de gros nuages gris anthracite. On pouvait voir des traits bien appliqués, tirés de biais, faisant office de pluie. Des éclairs rouges et jaunes clignotaient dans des nuages griffonnés en noir. Seul, dans le Golfe de Lyon, le soleil luisait en dardant ses rayons de tartelette au citron.

“Un week-end catastrophique...” annonçait le VRP d'Ouranos&Co., sans se départir de son sourire de cabaretier.

Maurice s'en alla dans son petit salon. Il mit le DVD de l'autre poste de télévision branché sur la même chaîne, en finissant de s'habiller. Il se repassait la soirée « Spécial météo » de la veille du coup de folie de Louis, sur une chaîne nationale. Il y avait là tous les *Beautiful People* des chaînes les plus populaires - dont les quatre victimes du lendemain. La soirée était joyeuse. On parlait typhon, raz-de-marée, tremblements de terre, tsunamis... On ne cachait plus rien au public. On avait prévu, sans doute pour que le spectateur ne zappe pas en cours de route, quelques animateurs parmi les plus drôles en France. L'un d'entre eux dit :

“Moi je trouve que Samantha (le Cyclone) nous rend un grand service !”

“Ah oui ?” fit un autre, l'air perplexe.

“Ben oui ! plus il sera terrible, plus il convaincra Bush, dont la réputation a souffert du passage d'Erika à la Nouvelle-Orléans, de signer la convention de Tokyo. Je trouve que c'est un grand pas pour l'écologie... D'ailleurs, Bush, hein ? qu'est-ce qu'il a fait pour le trou d'ozone... Plus y aura d'images comme celles qu'on vient de voir, plus les assurances lui diront qu'il faut arrêter et Bush, il les écoute, lui, les assurances...”

“Qu'est-ce que tu veux qu'il fasse avec la couche d'ozone, ton malheureux Bush ?”

“Quand tu veux tu peux !”

“C'est comme pour économiser l'eau, quand tu te laves les dents.”

“Oh ! pour toi, un verre d'eau te suffit... Pour une semaine...”

(Éclats de rire dans l'assistance.)

Le téléphone sonna. Maurice baissa le son. Non ! il n'était pas intéressé par les fenêtres Alba triple vitrage. En s'expliquant à la jeune personne qui s'accrochait à l'autre bout de la ligne en utilisant toutes les techniques de la vente directe, il mit le DVD sur « pause ».

Les images de la chaîne hertzienne réapparurent. Elles montraient de nouveau les vues des dégâts de Samantha. Quand il arriva enfin à se débarrasser de la fille aux fenêtres, sans se fâcher – ce qui lui

demandait à chaque fois un effort considérable (mais après tout, ces gens-là gagnent leur pain comme ils peuvent) – il remit le DVD en route. Mais juste avant que l’image ne bascule de la chaîne qu’il regardait à l’enregistrement, le regard d’un enfant lui perça le cœur. Même en revenant rapidement sur la station, il ne sut jamais si la victime allait mourir, si elle était déjà morte, ou si l’on avait réussi à la sauver.

“C’est pour le coup que tu l’auras au cul, la grippe aviaire !...” clamait l’homme-rire de la chaîne publique de l’enregistrement sur lequel Maurice avait rebasculé.

“Avec Canard WC !...”

Tout le plateau éclatait de rire. Maurice éteignit la télévision.

Il était en retard. La voiture était au garage pour une révision. Il devait prendre le métro. Tout le monde sentait le chien mouillé dans la rame. La nature, dehors, se déchaînait avec la même application qu’elle avait dispensé ses jours ensoleillés, le mois précédent.

Un *djeune* et son copain s’interpellaient au-dessus de la tête des gens :

“Reloud, la météo ! Faudrait qu’ils fassent quelque chose...”

“Trop pas...”

“Vrai ! C’est quoi ce plan ?...”

François Engel
Paris 9 février 2007